

Jacqueline Merville

Jeanne
Voix et larmes en temps de barbarie

des femmes
Antoinette Fouque

© 2026, *des femmes*-Antoinette Fouque
87 boulevard du Montparnasse, 75006 Paris, France
www.desfemmes.fr

Tous droits réservés pour tout pays.

ISBN: 978-2-7210-1491-7
EAN: 9782721014917

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Des voix flottent, s'agrippent, s'effacent, reviennent dans la tête de Jeanne. Elles cessent quand elle dort. La pilule pas suffisante, revoir aussi des fleurs vivantes, liserons blancs en ce moment, les seules résistant à la canicule. Elle enfonce aussi des boules jaunes dans ses oreilles. Se couper du monde, couper, couper, tout couper, garder les fleurs et attendre. Grâce aux boules, elle peut percevoir l'effleurement d'un murmure derrière sa respiration. Elle s'endort enfin comme une bûche.

Ce matin, elle n'a pas entendu Swann sortir de la chambre malgré le plancher qui craque sous les pas. Elle s'assoit avec précaution au bord du lit. Déjà, les voix sont de toutes sortes, gaillardes, sifflantes, furieuses ou timides, judicieuses ou cruelles. En écrivant y remettrait-elle un peu d'ordre ? Les prendre une par une, ne plus les laisser se chevaucher, devenir des toupies ou des lambeaux ou des poignards. Oui, mettre de l'ordre. Mais où ranger cette coulée de sang incessante dans les cactus de béton entre un mur et la mer ? Elle dit Tsahal est le nom d'un supplice, pourtant « cette armée est la plus propre et la plus morale du monde » demeure la phrase inondant les plateaux de télé et les journaux d'une grande partie du monde occidental.

Jeanne collectionne des phrases dites ici et là comme des évidences immuables qui lui font froid dans le dos. Elle se souvient du « Ça va bien se passer » d'un politicien puissant sur un plateau de télé. Le visage effaré de la journaliste assise en face de ce quelqu'un accusé de viol. Jeanne avait dit à Swann c'est la phrase que disent les violeurs. On avait vite oublié cette phrase de l'homme, et qui d'autre avait-on oublié aussi ?

Jeanne écoute ces voix-là passant comme des nuages dans la marée des voix incessantes. Parfois c'est pire, une tempête la harcèle, pas du genre monologue, plutôt une suite de coups à l'image de ce que vit l'espèce humaine. Jeanne pourrait penser à plein d'autres choses épanouissantes ou érudites qui nourrissent agréablement l'esprit, dit une voix neutre. Elle ne devrait pas rester assise au bord de son lit, à brasser tout ça, c'est l'été, qu'elle aille se promener à l'ombre des platanes !

Ce torrent de voix s'amenuise en effet lorsqu'elle se promène, et encore... elle ne peut s'empêcher de se demander si une silhouette la suit... à vélo elle va uniquement sur les routes jalonnées de maisons, elle pourrait y sonner, y trouver refuge en cas de bagnole suiveuse... trois mecs, une bagnole lentement derrière elle, et Jeanne sur son vélo rouge à pédaler, à pédaler... elle leur échappe. Bon dieu, ça ne s'arrêtera jamais. Le qui-vive perpétuel est vital. Elle sait. Mais que sait Jeanne ?

Les cicatrices sur son corps, dans sa tête, elle ne les oublie pas.

La petite fille va chercher de l'eau, un drone de Tshal, ne reste plus qu'une minuscule forme calcinée, elle ne l'oublie pas.

Jeanne va penser qu'elle nous tanne avec ces histoires. Pourquoi commencer un récit avec ça ? Passe à autre chose, c'est le temps des vacances, des apéros. Il ne faudrait pas vivre le massacre d'un peuple comme si c'était ta chair à nouveau brûlée, cognée, violée, jetée près des parpaings. D'ailleurs à quoi sert de te souvenir du silence de cette époque ... le massacre des femmes, souviens-toi était inaudible, puis... Tu t'en souviens, dit une voix chaleureuse, ce fut sa toute petite apparition lors de l'affaire DSK. Un homme, un Français puissant menotté à New York... tu n'en revenais pas. Une justice existait-elle là-bas plus qu'ici ? Nafissatou Diallo avait forcément piégé l'homme dans une chambre du Sofitel. L'homme riche à la peau blanche était forcément innocent pour un paquet de mecs ici. Tu le sais, Jeanne, faut du temps ici et partout... il a la peau dure, le règne de la mâlerie... tu n'es pas un cas solitaire, tu es une généralité. Pense à autre chose, murmure une voix nuageuse, car le viol n'est plus un tabou, méritait-il que tu racontes encore une fois cette histoire ?

Que veut-elle comprendre en regardant sous toutes les coutures cette époque muette et privée d'images ? Est-ce parce que maintenant des tueries massives et documentées ont lieu et passent comme une lettre à la poste ? Elle dit, est-ce moi, toi, nous, cette Europe-là approuvant cet enfer ? L'indifférence et le déni, sa chair les connaît. Les survivantes de viols n'étaient pas intéressantes, les violeurs invisibles... Mais là, ce silence devant ce flux incessant d'images et de récits d'atrocités venant de Gaza...

Ce matin, ça tambourine donc sérieux dans sa tête, elle doit bouger, faire des petites choses dans la maison, ne plus rester assise au bord du lit. Elle va dans la cuisine, vide le lave-vaisselle, plie des torchons.

Avaler terreur et colère... Comment font-elles les autres ? Comme moi, se dit-elle. On fabrique un barrage, un bouclier, ne laisser personne entrer, car qui comprend vraiment ? Nous sommes une communauté mondiale, entre nous on parle cru, en détail, ou vite fait, pas besoin d'en dire plus, on sait, ou on rit parce que c'est vrai nous ne sommes pas mortes, tout en étant détruites par-ci par-là, on fait avec, mais c'est seulement qu'on fait avec, pas sans. Les autres, qu'ils restent en dehors avec leurs conseils, leur résilience. Ces femmes-là sont-elles des wokes ou des correctement universalistes ? demande une voix revêche.

Maintenant, le viol n'est plus une affaire perso, affirme une voix bienveillante... mais c'est vrai, beaucoup vous croit à moitié, et puis une avalanche d'excuses surgit... une chose psychique souterraine ou hormonale manipulerait les violeurs. En définitive, ce seraient eux les victimes. N'est-ce pas eux qui avaient eu la trouille devant le corps inerte d'une femme qu'ils avaient ordre... Le mari dirigeait, le mari ouvrait la bouche de cette femme inerte pour qu'ils y éjaculent... le mari, au moins une cinquantaine de types sous sa coupe... des victimes du mari, encore plus victimes de cet homme que sa femme droguée nue sur le lit... et la voix de Gisèle Pelicot, cette voix qui a su détruire leur quiétude mondiale. Pour combien de temps, demande une voix compatissante ?

Tsahal, lui, s'amuse avec les sous-vêtements des femmes abattues. Ah, elles avaient donc des chambres pour l'amour. Elles auront des césariennes sans anesthésie, et pas de lait. Dans les prisons, on viole avec manche à balai, bouteille, et quoi encore fait hurler les prisonniers aux yeux hagards, on ouvre des corps, y'a des organes sains à vendre. Tsahal est la super star des gouvernements occidentaux, lui disait

Swann en lisant le journal hier au soir. Des tonnes de matos guerriers convergent vers Haïfa. Plus aucune nourriture à Gaza. Quelle voix détruira la quiétude européenne ? Dans combien de temps ?

Respire, respire, se dit Jeanne. Tu vas écrire, ça ira mieux ?

Écrire quoi ? Comment écrire en temps de barbarie ? Ces cauchemars-là, pas rêvés, vivants. Gaza. Ukraine. Des noms fissurant. Quoi ? Tout. Les drones tombés sur une maternité près de Kiev. Les drones font éclater les organes des cibles. Respire, respire, se dit Jeanne. Tu vas écrire, ça ira mieux. Mettre les voix dans le bon ordre, retrouver ta respiration.

Elle pense à ce récit qui traîne dans sa tête depuis quelque temps. Ce sont des choses dont elle pourrait faire un texte qui tienne debout. Il s'agit d'évènements récents qui durant sa jeunesse n'auraient peut-être eu que peu de place, gommés par l'insouciance et la vitalité d'un corps frais. Ce récit-là, à elle, appartenant strictement à sa vie, pourra-t-elle enfin l'écrire ou s'effondrera-t-il encore à cause d'une porosité de sa pensée et de sa chair à la fureur des bombes ? Porosité qui éteint l'envie d'écrire les archives imparlées de sa vie. De plus, il lui faut se battre avec la langue française, belle, mais quasi emmurée à cause du règne de la raison et de la pleutrierie... cette langue française. N'importe, c'est la langue de Jeanne.

Se sent-elle aussi coupable d'être à l'abri des bombes et comme tant d'autres, impuissante ?

Pas oser écrire, mais écrire quoi surtout...

La bouilloire siffle, l'eau est chaude. Le café, où est le café ? Sur l'étagère.

Le café sent bon même s'il n'est pas de bonne qualité.

Le frigo est presque vide. Swann ira acheter quelques... ce qu'il veut. Jeanne mange de tout.